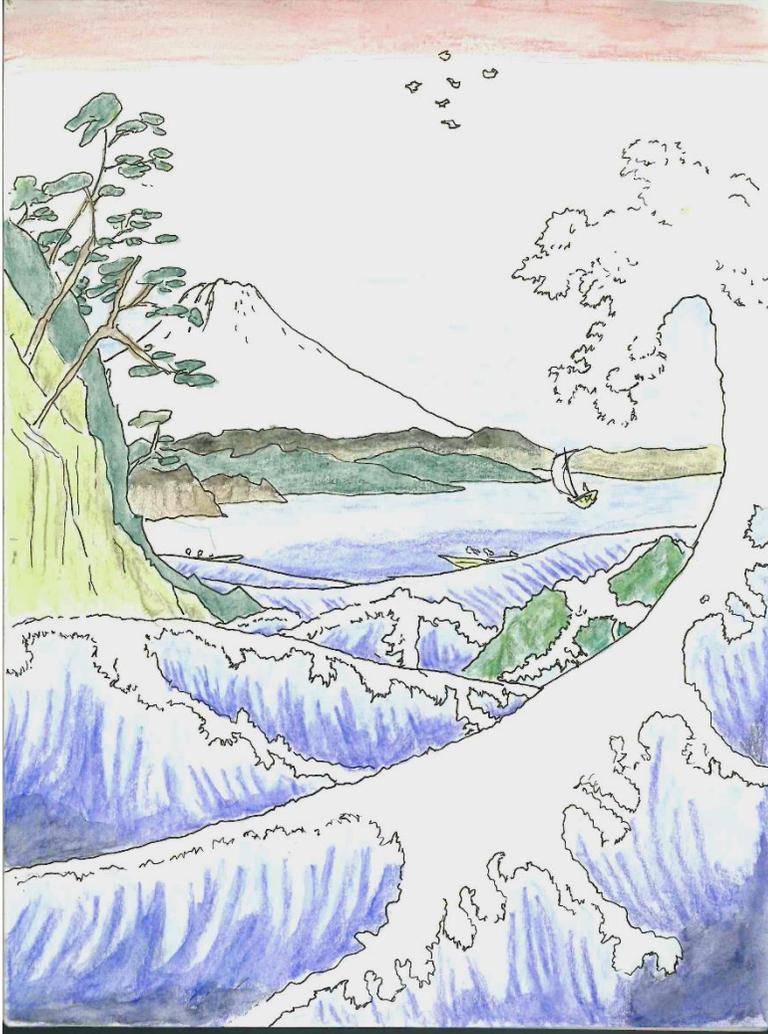


Voyage au Japon, juin 2023

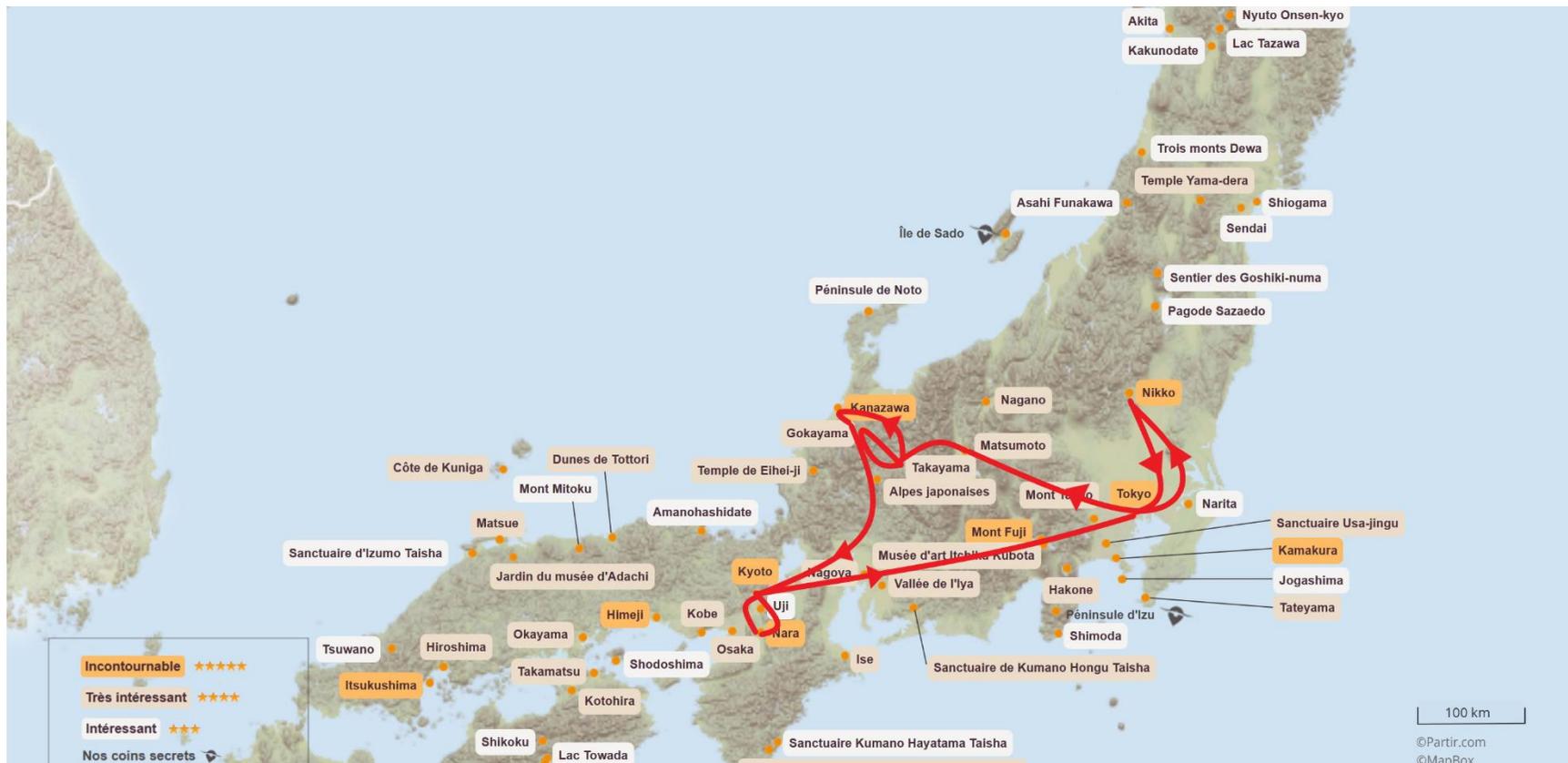


En remerciements aux fidèles de saint Louis d'Antin qui m'ont offert un si beau voyage à l'occasion de mon départ. Je leur en suis très reconnaissant.

J'ai retranscrit les notes de voyage que j'y ai prises, pour pointer une sensation, une impression ou une réflexion. Certaines sont très anecdotiques, parfois un peu amusants, d'autres plus réfléchies. J'ai essayé d'adopter un ton un peu léger, pour poursuivre mon trajet avec un léger sourire et des yeux rieurs.

J'ai ajouté des photographies que j'ai prises durant le voyage, des dessins ou croquis que j'ai effectués durant ce voyage et quelques-uns que j'avais déjà réalisés il y a quelques années.

P. Antoine DEVIENNE, curé



20 juin 2023

Je viens d'atterrir à Tokyo Hanéda. J'ai été un peu déçu de n'avoir pas vu le Soleil de Minuit. En tout cas, je suis heureux de poser le pied sur le sol nippon et m'essaie à quelques échanges avec l'autochtone.

Le train de banlieue qui relie l'aéroport au centre de Tokyo est déjà bondé. Je sens que je suis une gêne pour ces transhumants du petit matin, qui ont les yeux rivés sur leur portable, ou qui finissent les yeux mi-clos une nuit qu'on suppose trop courte. C'est l'éternel problème du choix des transports en commun, plutôt que de prendre un taxi dont le montant de la course est prohibitif. La langue est bien entendu un obstacle, d'autant plus que les Japonais ne sont pas précisément enclins à apprendre une langue étrangère.

Le sanctuaire de Nikko est réputé pour ses temples, en particulier Rinno-Ji et Toshoku. Le premier a une orientation bouddhiste et le second Shintoïste, bien qu'un certain syncrétisme se soit immiscé entre les deux religions. Ils conservent la mémoire et les restes du premier shogun Tokugawa, Iésasu. Une longue lignée perpétua le règne de ces maîtres de palais jusqu'à l'avènement de l'ère Meiji. On trouve à Toshoku-Ku de gigantesques lanternes, toutes en pierre, à l'exception de ceux d'entre elles dont le fer a été importé du Portugal, du fait de sa réputation de qualité.

Rinno-Ji est un lieu paisible. Le premier temple abrite une triade bouddhiste bienveillante, figurée par trois statues de 8 m de haut, recouvertes de métal doré. Hiératique, la statue de droite, Kannon, mélange Shinto et bouddhisme, avec les mille bras des divinités d'origine indienne. Un second temple laisse sortir la complainte d'une psalmodie scandée par un prêtre. Celle-ci rappelle le bruit du frottement d'un rasoir électrique sur la barbe hirsute d'un quinquagénaire. Une

flamme sacrée danse devant lui, alors qu'il agite une sorte de crécelle à clochettes et semble défier le brasier avec les moulinets qu'il décrit au-dessus d'elle.

Le sanctuaire comprend aussi plusieurs jardins dont la sérénité apaise les soucis inévitables que provoquent le manque de sommeil et l'organisation d'un tel voyage. L'eau, la végétation et la pierre forment comme un calice pour réceptionner la lumière du jour. Bien que la latitude du centre du Japon soit basse, environ 35 degrés nord, celle de la Sicile, la lumière du soleil est comme filtrée par l'agencement des éléments. Dans le second jardin, une sente sillonne autour d'un étang qu'enserrent des massifs et des futaies. L'emprunter permet d'apprécier la multiplicité des points de vue, toujours changeant, que la géométrie des jardins à la française ne permet pas. Ces jardins exercent leur charme quand on y pénètre et non lorsqu'on les observe de l'extérieur.

L'autre temple, Toshoku-ku, est un vaste complexe, qui se déploie autour d'une série d'escaliers gravissant une colline abrupte. Une première grande porte offre à la vue une profusion de sculptures, d'inspiration et de facture chinoises. Des cohortes d'écoliers s'y pressent sous la conduite d'un conférencier. Ils prennent tous des notes sur leur tablette de papier, enlèvent leurs chaussures à l'entrée d'un temple ou d'un mausolée.

La suite de mon périple me conduit à Chirenji, à 30 kms de là, à l'ouest dans les montagnes. Dans un hôtel isolé, dont je crois avoir été le seul client, j'ai testé les vertus curatives des bains onsen. Après m'être préalablement lavé, shampooiné et méticuleusement récuré, assis sur un marchepied en plastique, j'ai pénétré dans une eau soufrée, très chaude, et dont les vertus sont éprouvées. Le bassin et les installations étaient prévues pour recevoir en même temps une demi-douzaine de personnes. Quel ne fut pas mon soulagement d'être seul et de n'avoir pas à exhiber ma virilité, passablement diminuée sous le coup de la chaleur du bain. J'aurais eu honte de laisser l'étranger avoir une idée réduite de nos mérites... L'hôtel « Lakeside » est confortable, mais manque d'un service de repas. Heureusement un distributeur de boissons, de snacks et de pâtes lyophilisées palliait cette absence. Le fait que l'hôtel fût vide, hormis moi-même, aurait pu créer l'ambiance idoine d'un film d'épouvante, entre « Psychose » et « Shining ». La jeune hôtesse japonaise dissipait cette impression grâce au sourire ingénu qu'elle arborait.

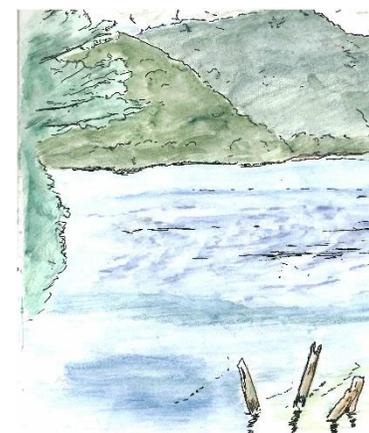
21/06

Le séjour achevé et mes chaussures récupérées (j'avais dû les laisser dans un casier à mon arrivée), je repris mon chemin le long du lac pour revenir vers le centre-ville, de cette extension



de la ville de Nikko à 30kms. Le chemin de bordure me laisse découvrir un panorama superbe et le soleil du matin transfigurait

les eaux dans une étonnante palette de bleus, qui allait du



turquoise au bleu roi. Arrivé au sanctuaire de Furusan, je croisais un groupe qui écoutait les présentations de son guide. Commenant à dessiner, je n'y prêtais pas attention, mais mes premières esquisses attirèrent celle des touristes. Ravi de l'occasion, je leur décochai quelques mots en japonais. Quelle

ne fut pas ma déception quand je constatai qu'ils ne comprenaient rien. C'étaient des Taïwanais...

Le car qui redescendait vers la ville de Nikko elle-même serpentait sur une route en lacets, le long de pentes escarpées, traversant une épaisse et luxuriante végétation. La différence



d'altitude, près de 600 mètres, explique la présence de spectaculaires chutes d'eau, à Keggon. D'ailleurs, avant de prendre ce car, j'allais les admirer. Un ascenseur permet de s'y rendre commodément. Ces chutes sont impressionnantes. Une saillie aqueuse se précipite dans le vide, ricochant sur des rochers en panaches écumants. La chute est

contenue dans un écrin de concrétion rocheuse, coupée à la serpe par un bouleversement géologique et tellurique. Sur la droite de la chute des blocs de pierre aux arêtes acérées surplombent le spectateur et semblent le menacer de s'effondrer sur lui. La végétation luxuriante constitue comme une gorge verte, grande ouverte pour avaler cette eau vrombissante.

J'arrive à Tokyo. Ma chambre d'hôtel était immense à Nikko, occupée par un grand tatami au sol et d'un futon à déployer, d'une table basse, d'une terrasse, mais sans salle de bains avec douche. La technologie japonaise a beaucoup misé sur les

toilettes. A la fin de ses besoins, après avoir appuyé sur le bouton fatidique, on sent un jet ferme et tiède aller et venir le long de la raie des fesses. Ce jet est au postérieur ce que le Kärcher est au ravalement des façades. Or donc à Tokyo, la surface de ma chambre a été allègrement divisée par 3 ou 4 et pas un mètre carré n'est perdu dans l'hôtel que j'occupe. Le confort exige une organisation draconienne de mes affaires et une souplesse évidente pour passer de la salle de bains au lit. Cette chambre m'apparaît comme une étape de l'évolution qui va de la chambre d'hôtel classique au fameux « Capsule Hôtel ». Il y a chez les Nippons une telle capacité à utiliser l'espace au maximum. J'ai pu d'ailleurs remarquer une expression de cette capacité. Les engins de chantier étaient tous d'une taille réduite, et pas pour être à la taille indument qualifiée de petite des Japonais... J'admire cette capacité à s'adapter plutôt qu'à imposer aux autres ou à la nature son caprice.

A ce sujet, dans l'avion d'aller, j'ai pu observer qu'un voisin, une rangée devant, regardait « King Kong contre Godzilla ». Je n'avais pas l'intention de moi-même regarder ce film sur mon écran personnel. Les coups d'œil que je lançais suffisaient largement à suivre la trame de ce drame titanesque. Cela m'a permis d'approcher ce personnage à la fois redoutable et admirable, Godzilla, le destructeur, le dragon du chaos. Il détruit les immeubles d'un coup de queue, éparpille les voitures en écrasant une rocade routière et déchiçète de ses crocs les malheureuses victimes de sa colère.



En voyant ces cantonniers conduisant de minuscules camions et pilotant des pelleteuses plus adaptées à un playmobil, je sentais cette révérence et cette défiance que la nature inspire à ceux qui ont éprouvé sa rudesse. Godzilla n'existe pas, mais les Tsunami, les tremblements de terre, les volcans, eux produisent les mêmes effets, les mêmes destructions que Godzilla, ne serait-ce qu'en 96 à Kobé ou en 2011. Je suis fasciné par cet attrait des Japonais pour ces géants annihilateurs, comme ceux lancés par Vega, Golgoths, Antiraks, qu'on voit dans Goldorak. Ce gigantisme



transcrit la crainte de la destruction massive et de l'effondrement de l'œuvre humaine, quand les immeubles se précipitent les uns sur les autres dans un fracas de fumée et d'explosions. Mieux vaut donc composer avec la nature qui sait prendre des airs de dragons.

22 juin

Quand on se tient près d'une caisse dans un café ou un restaurant, dans un lieu touristique, on entend la mélodie lancinante des « Merci Beaucoup » japonais : « Arigatou Gazaiïmasss... » Cet exercice de politesse répétée, souvent émis par une serveuse ou une hôtesse, devient un peu pénible, comme un excès de civilité. L'empressement japonais est



déconcertant, puisque nous l'ignorons en France.

J'ai fait un rapprochement salvateur. Je me suis rendu compte que le réseau des transports en commun à Tokyo superposait le métro proprement dit et les lignes de la JR (Japan Railway) qui dans cette ville correspond à notre RER francilien. La difficulté réside en ce qu'on ne trouve pratiquement de carte



réunissant les deux réseaux. L'écriture japonaise, combinant Kanjis (caractères chinois) et Hiraganas (alphabet syllabique pour les mots japonais), surcharge les plans qui n'ont pas de transcriptions en « Romanji » (caractères latins). En tout cas, ce rapprochement me convainc d'avoir réalisé un grand progrès dans la compréhension des

arcanes tokyoïtes. Il faut ajouter à cela une pratique inconnue dans le métro parisien (mais pas dans le RER). Celle-ci distingue les omnibus (local) et les Express, comme dans le métro de New York. Il y a

un instrument indispensable à tout déplacement : la Suica Card. C'est une sorte de porte-monnaie

électronique qui permet de passer d'un réseau à l'autre et qui calcule le prix du déplacement de la borne de départ jusqu'à celle d'arrivée. S'il manque de crédit,



il est toujours possible de la recharger grâce aux guichets qui se trouvent à l'intérieur des lignes.

La visite du musée de Tokyo, à Ueno, s'est révélée très instructive. Beaucoup de supports pédagogiques et ludiques soutiennent l'attention et introduisent le néophyte à la richesse de la culture et de l'histoire japonaise : bornes interactives, ateliers, etc. A noter que le restaurant du musée, de très bonne réputation, et que j'avais découvert il y a 6 ans, n'a pas perdu en qualité et reste très abordable. J'en ai eu pour un plat et une bière pour 2492 yens, soit 16 euros.

J'ai passé le repas du soir dans un bar où l'on doit scanner ses plats et ses boissons pour les commander. Pas si simple que cela, lorsque tout est écrit en japonais. Mon voisin m'a assisté dans tâche et nous avons sympathisé, bien que la langue fût un obstacle.

23 juin

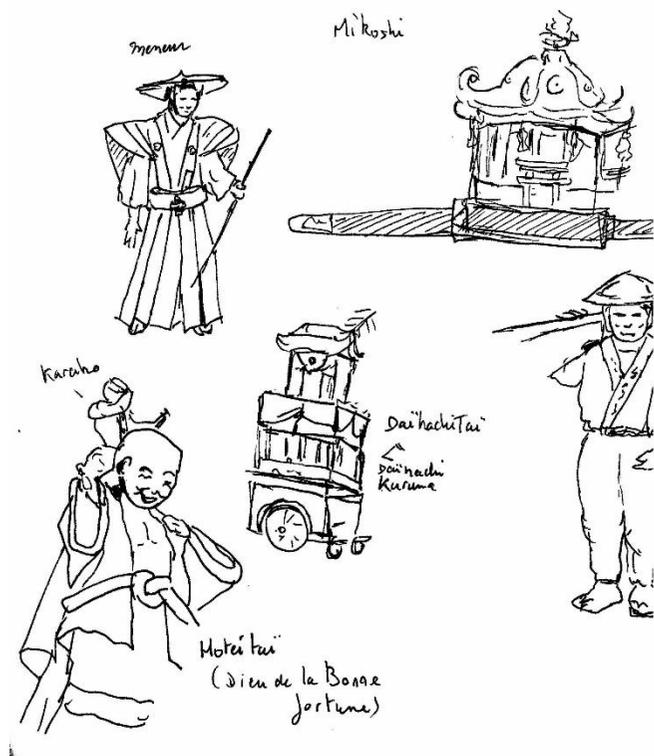
J'ai pu constater l'apparition de grosses cloques et ampoules aux pieds, qui rendent douloureuse la marche. Grâce à Dieu, l'usage répété du jet lavant la raie des fesses a aussi causé une petite irritation qui détournait mon attention dans la marche. J'ai la crainte d'une crise d'hémorroïdes et prie le ciel qu'elle n'ait pas lieu.

Après avoir pris le métro pour Shinjuku, je m'apprête à prendre le Shinkansen pour Matsumoto. Quand j'observe les autres voyageurs et le volume gigantesque de leurs bagages,

je m'interroge sur leur mobilité et leur capacité à pouvoir sortir des sentiers battus.

Le train m'entraîne dans la succession des montagnes qui représentent 80% du territoire japonais. Dès qu'une vallée est suffisamment large, elle accueille une vaste urbanisation, composée de bâtiments peu élevés en général, ou alors des rizières, insuffisantes en nombre d'ailleurs pour assurer la suffisance alimentaire du pays. Comme dans toutes les villes du monde, les immeubles et les maisons qui bordent les voies ferrées sont assez banales et laissent suinter une morosité banlieusarde. Le contraste avec Tokyo est saisissant. L'écrasement des villes qui ponctuent le trajet jusqu'à Matsumoto est en complet contraste avec les tours de Tokyo. Ces tours se réclament de la fierté de chacun des quartiers de la capitale à se mesurer à son voisin. Depuis les années 80, cette tendance s'est accélérée et donne à Tokyo de faux airs de Manhattan. Or rien de tel sur le parcours, sinon une impression de tranquillité provinciale, bien éloignée du fourmillement de Tokyo.

Visite du musée de Matsumoto



Visite du musée de l'Ukiyo-e

Je repense à ma sœur Catherine qui me pousse à consigner par écrit les étapes et les impressions de mon voyage. Ma chère sœur suit avec intérêt mes déplacements. Je n'ai pas besoin de me pavaner devant un monument célèbre en prenant un selfie narcissique (tentation à laquelle j'avais déjà succombée), ni de



figer sur une photographie une assiette de mon repas, dont elle n'a rien à faire, ou encore de faire sentir cet indicible sentiment de supériorité qu'ont les grands voyageurs à l'égard de ceux qui doivent se contenter de Stella plage et qu'on abreuve de messages.

J'aimerais lui donner quelques conseils lorsque son souhait d'aller au Japon se réalisera. En premier lieu, il convient de d'assurer qu'on a

bien une assurance voyage et rapatriement. Les frais d'hospitalisation sont prohibitifs au Japon. Ensuite, je conseille de prendre une extension de forfait WIFI à l'international. J'ai évité d'utiliser le téléphone pour des conversations, mais disposer d'un WIFI autonome avec l'internet est très pratique pour se servir du GPS, vérifier les horaires et les réservations ou le traducteur google. Il a



beau être largement disponible dans les établissements, c'est toujours dans « la brousse » qu'on en a besoin. Je recommande aussi de prendre un convertisseur de prise électrique, et évidemment la fameuse « Suica card ». J'ai conservé celle que j'avais achetée il y a 6 ans. Elle se recharge très bien et en sus de son utilisation dans le métro, on peut l'utiliser comme clef pour les consignes à bagages ou payer de petites sommes dans les commerces. J'utilise enfin une application très utile : Rome2Rio. Elle aide considérablement à trouver les routes et le mode de transport correspondant. Pour le train, le JR pass est très utile et à part quelques trains du réseau JR (attention cela ne couvre pas toutes les voies), il fonctionne très bien et s'avère très économique, même dans le Shinkansen.

J'ai commis un péché rémissible : j'ai mangé en sashimi de la baleine. C'est une viande absolument délicieuse, l'une des plus fines que je n'ai jamais mangée. Je suis présentement dans un restaurant japonais où visiblement les étrangers sont rares. L'ambiance est bruyante et bon enfant. A la table d'à côté, une Japonaise au type Ainou, glousse en relançant la conversation avec trois hommes. Elle est l'exacte opposée de la Geïsha réservée et discrète. Un couple, assis au comptoir, mange en silence mais sans ennui, devant le cuistot qui prépare à une vitesse déconcertante les plats. Les quelques mots de japonais que je profère flatte et facilite la prise de commande.

24/06

L'hôtel « Buena vista » est remarquable : staff efficace, chambre tout à fait convenable et petit déjeuner varié pour un prix très raisonnable : 8 400 Yens soit environ 56 euros. Les petits déjeuners permettent de se sustenter de produits laitiers et de fruits, plus rares dans les restaurants. Bien que j'apprécie le poisson, cette diète pourrait entraîner des carences à terme. J'attends de prendre le car pour Takayama. D'après le trajet, je devrai traverser les Alpes Japonaises et espère donc croiser des sites magnifiques.

Tokayama a des quartiers préservés avec une architecture d'un autre siècle, qui attire de nombreux touristes. Nombreux



ne signifient pas myriade. Je constate que la visite des touristes même japonais, est souvent rapide, autant que celle qu'ils accordent au sanctuaire Shintô.

Dans un musée, un bâtiment remarquable ou dans un temple, on honore le lien au passé. Les rites Shintô sont hermétiques, et à part quelques célébrations avec des prêtres, je n'ai pu voir que quelques

inclinations devant l'autel et le battement de main. La nature du sentiment religieux japonais m'échappe et je crains qu'il mêle des sentiments contradictoires.

Par un concours favorable d'emploi du temps, je vais pouvoir faire un aller-retour à Shirakawago. Alors que c'est une destination hyper-touristique, le bus n'emmène que 5 passagers, dont moi.



Shirakawago est un lieu charmant dont la raison de vivre s'est totalement recentrée sur le tourisme. Les maisons paysannes ont été transformées en boutique de souvenirs ou en bars à glace. Un effort de marketing n'a pas été épargné pour promouvoir un label d'authenticité le village. Cela ressemble au Mont saint Michel

que le tourisme étouffe et essore de son âme.

Avant cet aller-retour, je suis allé dans un Bouiboui où j'ai pris un menu avec de la viande Hida, cousine de la fameuse viande de Kobé. Cela ne payait pas de mine, mais l'état impeccable des toilettes me rassura. Eh bien, la viande était délicieuse, pas trop cuite, présentée sur un bol de riz, avec soupe et salade (laitue et tomate) pour un prix inférieur à 7 euros. J'avais bien remarqué qu'elle était « persillée », c'est-à-dire avec la graisse répartie dans les fibres de la viande. On

aurait bien pu me vendre le même menu pour le quadruple, voire plus... comme d'autres restaurants plus présentables aux occidentaux.

A Takayama, j'ai logé dans un hôtel typiquement japonais. Ce n'était pas un ryokan. Cependant la clientèle et style valaient le détour. On ôte ses chaussures à l'entrée, pour pouvoir se déplacer sur les tatamis qui font office de moquette autant dans les couloirs que dans les chambres. L'aménagement est de griffe japonaise, mais avec quelques concessions aux normes occidentales moins ascétiques : lits bas, mais non des futons, qui seraient posés à même le sol, mobilier bas, mais avec siège et accoudoirs. Le plus étonnant est la hauteur des lavabos, décidément plus adaptés à la taille d'écoliers de jardin d'enfants qu'à des adultes. Au 13^{ème} étage, se trouvent des onsen, qui font la réputation de l'établissement. Bains privatifs et bains collectifs, où les sexes sont bien séparés. Après une douche méthodique et complète, assis sur un tabouret de bois, on se plonge nu dans plusieurs bassins, à l'intérieur ou à l'extérieur avec vue sur la ville. L'eau ferrugineuse raffermi les chairs et détend les muscles. Petit passage au sauna, agrémenté par une conversation informelle avec un des rares Japonais capables de parler en anglais. Encore une fois les quelques phrases que j'ai pu dire en nippon reçurent un accueil bienveillant. En sortant du onsen, j'ai pu constater que le processus de concentration de la puissance masculine, qui m'avait surpris quelques jours

auparavant, était évidemment dû à la chaleur de l'eau et qu'il opérait aussi sur mes voisins.

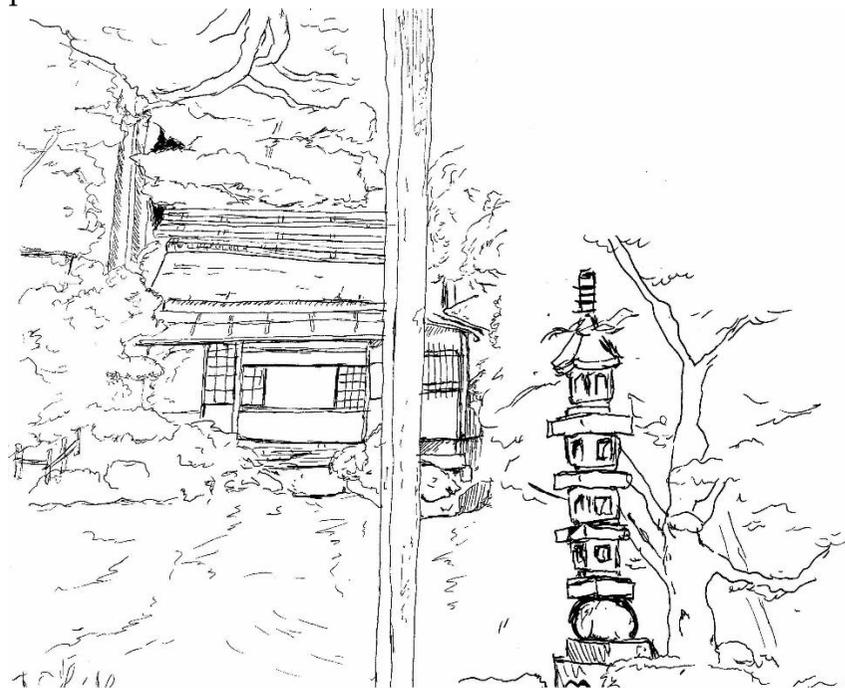
A 21h30, l'hôtel propose un service de Ramen gratuit à ses clients. Cette soupe aux pâtes et à la viande a attiré une longue queue dans la salle à manger. Pratiquement tous les Japonais portaient le même pyjama brun clair, mis à leur disposition par l'hôtel. Un système de jetons déterminait le tour de service et le cuistot hélait les clients chacun leur tour pour qu'ils vinsent récupérer le plateau commandé. Je fus surpris par l'ambiance carcérale qu'évoquaient les tenues et le mode de distribution de la pitance. Tout l'hôtel semblait s'y être donné rendez-vous. Je présume que ce service gratuit évitait aux clients de devoir sortir de l'hôtel et payer un restaurant.



25 juin

De Takayama, j'ai pris le train pour Nakazawa et son fameux Kenrokun, un magnifique et immense jardin japonais. Tout y conduirait à la méditation, s'il n'y avait pas tant de monde. En particulier, les Américains évoluent en groupe, surtout les Jeunes, et ne sont pas d'une discrétion exemplaire. Mes rêves de voyage lointain s'échouent sur la rive du tourisme de masse. Les Occidentaux ne brillent pas par l'élégance de leur tenue : piercing, marcel, tatouages et tongs au pied. En

croisant au hasard d'une allée un couple de français, j'ai repensé en voyant leur tenue débraillée au sketch de Sylvie Joly, « Catherine » : « Catherine, tu sais que j'ai été très fier de toi, car, là-bas, tu représentais un peu la France... » - « Une Française à l'étranger ne doit pas, ne peut pas être médiocre. En tout cas, moi, je ne le pourrai pas... ». J'avoue avoir des poussées de « Catherine ». Tant de siècles d'histoire



occidentale pour s'embourber dans la vulgarité. J'ai encore en tête ce fantasme, un peu colonial certes, de cette époque où l'on changeait de tenue le soir, après quoi, au salon un colonel anglais de l'armée des Indes tiendrait la conversation avec un professeur de l'université de Kyoto sur les Haïkus du 17^{ème}

siècle, ou des compétences nécessaires pour cuisiner le Fugu, alors qu'une hôtesse en Kimono distribuerait des bols de saké, en ponctuant ses petits pas de petits éclats de rire. Dans ce cadre idyllique, ce décalage entre ma rêverie et le spectacle touristique en est d'autant plus cruel.

Peu après, je suis entré dans un bar pour me sustenter. L'opacité des calicots et une mise en garde rédigée en anglais, - qu'il fallait consommer-, m'apparurent comme autant des dispositifs dissuasifs pour éloigner d'éventuels touristes importuns. Mon entrée dans le bar fit le même effet que celui d'un Pied-tendre dans un saloon du Far-West. Comme il restait une place au bar, je m'y asseyais. L'indifférence feutrée tomba quand je demandais (en japonais) un menu en anglais à la serveuse. Quand mes voisins entendirent que j'étais désireux d'échanger avec eux, même maladroitement dans leur propre langue, souvent d'ailleurs avec des reprises en anglais que je faisais avec un jeune couple de Tokyoïtes, plus internationaux que les habitués, quand je commençai à montrer mes dessins et à goûter la bière artisanale locale, à manger du poulpe macéré à l'encre, l'ambiance devint tout à fait cordiale. Nos échanges n'attinrent pas un niveau académique mais tournèrent au jeu, chacun voulant vérifier si la phrase qu'il disait était bien en français. Bref, au bout d'une heure, je sortis de l'estaminet sous de tonitruants « Bon voyage » émis par mes compagnons de zinc.

26 juin

Bien qu'ayant une topographie accidentée, le Japon jouit d'un réseau ferré exceptionnel et probablement couteux, compte tenu des nombreux ouvrages d'art qui traversent les montagnes.



La réservation d'un ticket au distributeur automatique, même en ayant coché l'anglais comme langage, demeure un exercice ésotérique pour moi. Les préposés au guichet sont courtois et efficaces. Grâce au précieux JR

pass, tout à fait adapté à mes besoins, on peut pratiquement la plupart des lignes, sauf évidemment celles qui ne sont pas exploitées par La JR. C'est très agréable de traverser les régions, les faubourgs de villes de cette manière. On visite le Japon « par derrière » alors que l'accès aux sites touristiques est une découverte par devant. Comme les Japonais empruntent beaucoup le train, ou le car, on les observe dans leur quotidien. A ma droite, une mère nourrit son enfant, tandis que plus loin un cadre consulte sans trêve son ordinateur.

J'arrive dans le cadre enchanteur du temple Tofuku-Ji. Malgré les vrombissements d'une grue miniature, employée pour l'entretien du pont de bois, sous l'ondée fine d'une pluie légère, tout inspire au calme. L'endroit est magnifique, équilibré, empreint d'une saisie du temps qui, sans s'arrêter, semble se dilater et concentrer en lui l'essence de la vie. L'éloignement géographique tient à distance mes soucis de curé, bien que je ne cesse de penser à mes paroissiens présents et futurs. En dépit de la solitude intrinsèque à ce voyage, je goûte ces moments où la puissance créatrice de Dieu, la richesse organique de la nature et le génie de ce peuple, peu touché par le Rédempteur, se conjoignent pour livrer au regard et à l'âme de telle beauté.

Une pluie presque tropicale s'est abattue sur Kyoto. La bruine légère s'est amplifiée et l'ondée est devenue plus drue, plus violente, exhalant une sorte de vapeur moite. Elle m'a décidé, autant que mes pieds endoloris à gagner Nara, quelques 40 kilomètres au sud de Kyoto.



27 juin

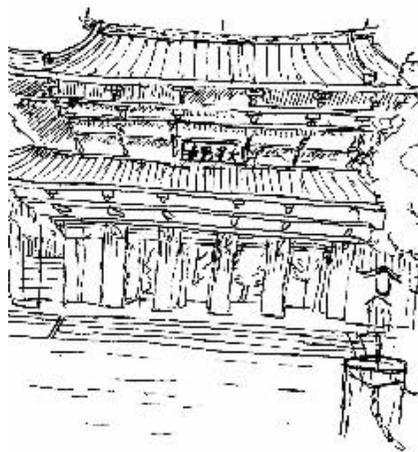
J'ai pris le train ce matin pour Horyu-Ji, à une douzaine de kilomètres de Nara où je loge. C'est l'heure du départ pour l'école ou pour les bureaux. Ecoliers et collégiens arborent des uniformes à l'anglaise. Certains sont plongés dans leur portable ou leurs livres de cours, d'autres se regroupent en bandes et se taquinent. Une, plus timide et inhibée, reste recroquevillée dans son coin. On imagine les rivalités adolescentes, les fausses histoires d'amour, les difficultés à s'intégrer ou à être accepté malgré l'unité de l'habit. Le soleil est le même ici qu'en France et il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Pour aller au sanctuaire, je passe par des quartiers d'habitations. Certaines maisons sont d'une banalité affligeante, d'autres attirent le regard. Leurs tuiles vernissées noires se relèvent dans ce plissement de gouttière si caractéristique des pavillons orientaux. Les chenaux sont achevés par un bouchon en zinc blanchi et gravé d'un écusson. Souvent un jardinet précède l'entrée. Il est composé de bonzaï, d'un jardin de pierre, d'une lanterne, voire une fontaine. Le raffinement d'un jardin japonais concentré dans quelques mètres carrés ?

Sans dédaigner l'intérêt historique et culturel de Horyu-Ji, j'ai été amusé de voir combien le sanctuaire, pratiquement vide à mon arrivée, a été pris d'assauts par des écoliers, conduits manu militari par leurs encadrants. Des bus entiers les vomissaient, et ils s'agglutinaient aux portes du site. Ces joyeuses bandes, bien sympathiques, déferlaient comme les

sauterelles que Dieu envoya en Egypte pour accabler ce pays de plaies.

La chaleur s'est installée. De retour à Nara, je me suis réfugié dans le sous-sol du musée de la ville, où se trouve un restaurant très « nouvelle cuisine ». C'est étonnant de rencontrer ce besoin et cette volonté de se distinguer des autres établissements. Encore une fois, je ne me lasse pas de la répétition des formules de politesse, quand la serveuse ou l'hôtesse appuie sur la dernière syllabe, avec une voix de petite fille.



A Nara, L'attraction principale ne consiste pas dans la visite des temples ou des musées. Elle est assurée par des meutes de



à
Ces
centaines à évoluer dans les allées des parcs qui entourent les

cerfs, petits de taille, qui harcèlent les visiteurs. Ces cerfs attendent qu'on leur tende des galettes dures. Elles ressemblent à de grandes hosties, vendus en paquet de 20 à 1,5 euros ou 200 yens le paquet. Ces cerfs sont des dizaines voire des centaines à évoluer dans les allées des parcs qui entourent les

temples et quémangent avec insistance leur pitance. Ces animaux, censés être sauvages, sont en cours d'appropriation, mais pas de domestication. Ils se laissent volontiers caresser et flatter de la main. Il faut être attentif : A jouer leur jeu, on peut voir le paquet de galettes disparaître en quelques secondes si on le distribue à un groupe, et non à des individus isolés. C'est alors l'Hallali, la chasse à courre en sens inverse, où l'homme est traqué par des cerfs. Le temps de tendre une galette à l'un que deux autres viennent vous bousculer et vous pincer de leurs dents (non pas mordre). Le paquet est englouti en quelques secondes sous la pression et l'insistance de ces cervidés qu'on a tant de mal chez nous à approcher, mais qui règnent ici sur les parcs. Les accès sont d'ailleurs parsemés d'excréments, que même les Japonais, pourtant si exacts sur l'hygiène, ont renoncé à systématiquement laver. S'en dégage une forte odeur d'urine qui rappelle les abords des étables de nos fermes.



28 juin

Dernier jour au Japon avant de reprendre le chemin de la France demain. Les caprices des ouvertures et fermetures de

musée m'ont fait replier sur le musée de Kyoto alors que j'envisageai de visiter celui du Mange. Je dois être ponctuel pour le Shinkansen qui me ramènera à Tokyo. Compte tenu du flux grouillant qui règne dans la gare de Kyoto et son gigantisme, l'anticipation et la prudence d'imposent. Ce soir, je goûterai aux joies d'un "Cabin Hotel", version moins sarcophagique du "Capsule Hotel". Comme l'avion décolle à 9h00, je ne souhaite pas subir les aléas d'un métro surfréquenté ou les risques liés à une erreur de trajectoires de ma part. Je loge donc à l'aéroport lui-même. Je regrette de ne pas pouvoir rester plus longtemps au Japon. Je m'y verrai bien séjourner sur une durée plus longue, voire quelques années. Ce souhait entre en contradiction avec la mission que je reçois pour plusieurs années. Il faut bien accepter les implications des engagements pris...

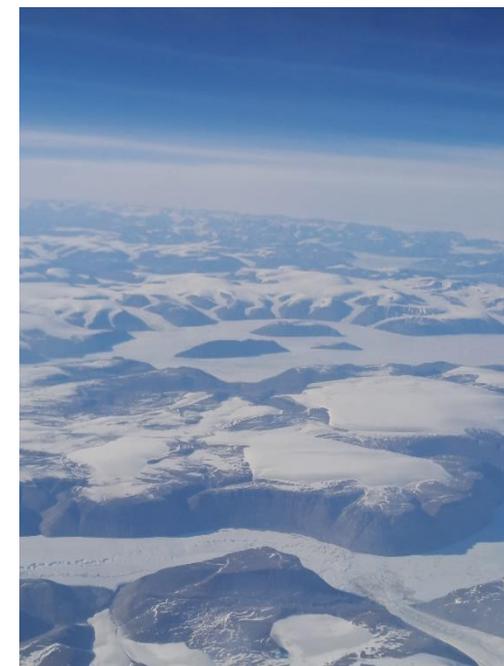
Je reviens sur les cerfs de Nara. Aussi "mignons" (Kawaii) soient-ils, ces charmantes bêtes mordent, ruent, donnent des coups de bois. Des affiches mettent en garde contre ces risques et les cerfs sont représentés avec des attitudes pas vraiment douces, mais avec un rictus pervers. Les dessinateurs les ont représentés avec un air retors, suintant la méchanceté et le plaisir de faire mal. De même, sur le toit de la gare de Kyoto, alors que je suis encore désœuvré (le musée du Train est fermé), j'observe les pancartes qui mettent en garde contre les abeilles. Celles-ci tirent aussi une sale gueule. J'imagine que des ruches ont dû être installées à proximité.

La chaleur devient de plus en plus forte et le ciel menace de laisser percer une grosse rincée qui serait la bienvenue.

Je prends un dernier repas avant de rejoindre l'aéroport. J'avais à mon retour de Kyoto en Shinkansen apercevoir le mont Fuji. Une épaisse nébulosité l'a escamoté et l'a rendu invisible. Je devrai demain, à la même heure légale, être... chez moi.

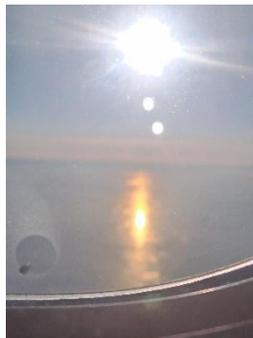
29 juin

Une nuit passée en "Cabin Hotel" : la configuration des cabines rappelle celle des places de première classe en avion, et le modérato des ronflements des autres utilisateurs restituent le ronronnement sourd des turbines d'avion. C'est pratique, propre et bon marché (45 euros) Le salon commun, à l'entrée, est fonctionnel, et on y trouve même des éléments de décoration de bon goût : poteries japonaises élégamment agencées, quelques livres à la reliure désuète mis en contre point, roses des sables disposés le long d'une applique en bois et éclairées par une lumière indirecte. Le mobilier est



sobre, adéquat et

Le trajet vers la France ne passe pas par l'Asie centrale. Nous contourons les côtes russes des Iles Kouriles, longeons le Kamchatka et sans doute passerons par l'Alaska, le grand Nord canadien, puis le Groenland. Logiquement, nous allons revenir à mercredi, expérimenter le jour polaire avec le soleil de minuit. Puis le retour en France. En fait, j'achève un tour du monde, si on accepte que je revienne à mon point de départ en contournant l'axe polaire. Moi qui souhaitais tant voir le soleil de minuit, je suis aux premières loges, sur la gauche de l'appareil. Le soleil à minuit revient au-delà du nord, et c'est donc à gauche qu'il se trouve quand on voyage d'ouest en est.



Puis c'est le retour à Paris, et au bout du RER les abords maintenant familiers de Saint Louis d'Antin....